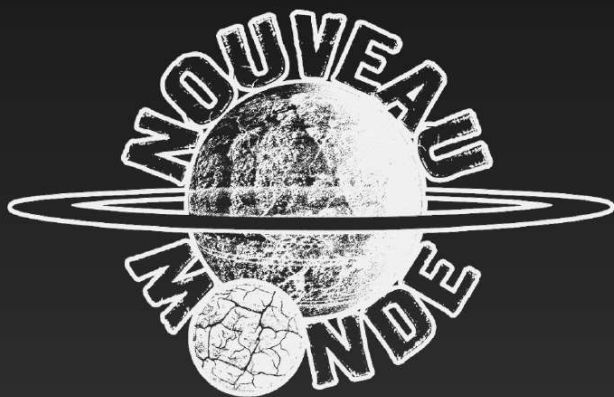




*La nuit
où
j'habite*

*Une nouvelle de
Jean BURY*

*Une nouvelle parue
dans le Livre 2 du n°3 de la revue*






N° 3 - Livre 2
Avril 2014







La nuit où j'habite

Jean Bury

<http://housemadeofdawn.com/jean-bury/>

Illustration

Sarowen

Licence Creative Commons



Dominique fut arraché à son sommeil. À cause d'une secousse de la rame, sans doute, et puis du hurlement, à l'extérieur.

— C'est le vent de la mer qui nous tourmente, fit une voix amusée de l'autre côté de la travée.

Le garçon se frotta l'œil d'un geste enfantin. Il était encore mal réveillé et le train était plongé dans une pénombre à peine éclairée par les veilleuses.

— Pardon, m'sieur ?

— Tu ne connais pas cette vieille chanson de marin ? Le mousse est emporté par une vague. Sa mère part en pèlerinage : « Sainte Anne, rendez-moi mon garçon, il était jeune, il était blond ».

Dominique sourit : l'homme avait visiblement les insomnies de son âge et avait envie de parler. Il ne s'y opposa pas :

– Et qu'est-ce qui se passe ?

– Sainte Anne lui répond qu'elle le reverra en paradis. Et la chanson est tout le temps ponctuée par le même motif : « il vente, il vente, c'est le vent de la mer qui nous tourmente ».

Un nouveau hululement, plaintif mais violent, sembla rouler sur la paroi du train, remonter les rames comme s'il frappait vitre après vitre. Une rafale rageuse. Une seconde, Dominique tenta de distinguer quelque chose par la fenêtre, mais l'obscurité était totale.

– Il n'y a pas de mer, ici, lança-t-il presque à voix basse.

– Il y a la nuit. C'est pareil, on est au milieu de nulle part.

C'est vrai, c'était impressionnant, tout de même, ce noir dense à l'extérieur où ne perçait rien, ni lune, ni étoile, ni tache de réverbère, ni lumière de village au loin. Un monde opaque, sans couleur et sans forme, dans lequel le train fonçait sans escale. Le vieux passager n'avait pas tort : ils étaient au milieu de nulle part. Dominique, dans un réflexe sans raison, se redressa légèrement pour observer la rame par-dessus l'appuie-tête du fauteuil. Il n'y avait personne. À part le type aux mousses morts et lui.

L'adolescent se laissa retomber sur son siège. Le monde extérieur n'était pas seulement noir, il était totalement silencieux. La vibration de la coque et le frottement des roues sur les rails, c'est tout ce qu'on entendait. Et le vent, bien sûr.

– On n'est pas nombreux, fit le garçon.

– Ici et à cette heure ? Non, on n'est jamais nombreux. Tu peux me dire, d'ailleurs, ce que fait un garçon de ton

âge, au milieu de la nuit, dans un train qui part de nulle part pour aller nulle part ?

Le garçon réfléchit une seconde et finit par hausser les épaules.

- Je suppose qu'on va là où on doit aller. Et vous ?
- Ça fait dix ans que je fais la navette.
- C'est pour votre métier ?

L'homme eut un regard curieux, mêlée de lassitude et de curiosité aiguë pour l'adolescent :

- Pas exactement. Enfin si, je suppose qu'il y a de ça...

Dominique hocha la tête, comme s'il comprenait les implications de cette réponse énigmatique. Mais ce n'était pas ridicule : ce train crevait la nuit la plus noire à cent lieues de n'importe où, et cette solitude qu'ils partageaient créait un lien presque grave. Il eut un sourire soudain, comme si une idée plaisante venait de lui traverser l'esprit. Il se tourna de nouveau vers le vieil homme et ouvrit la bouche. Mais il fut coupé net par une nouvelle rafale. Une rafale d'une violence inattendue, un rugissement métallique qui gagna quelques secondes en intensité avant de s'éloigner – comme un requin s'éloigne, mais sans perdre votre trace.

Le sourire du garçon s'était figé en une grimace tendue. Malgré lui, il avait peur.

- Ce n'est que le vent, fit l'homme doucement.
- Oui, oui, je sais...

Dominique était vexé. Il se leva pour camoufler son embarras.

— J'ai faim, et je n'ai rien dans mon sac. Je vais aller au wagon-restaurant.

— À cette heure, je doute qu'ils y servent autre chose que du café.

— Bah, on verra bien. Vous voulez que je vous rapporte quelque chose, monsieur ?

L'homme refusa de la tête avec un vague sourire. Dominique remonta la rame, un peu secoué par les chaos de la course : il se rattrapait aux dossiers des fauteuils pour ne pas perdre l'équilibre. Il avait honte de s'être laissé éprouver par le hurlement du vent, mais il y avait quelque chose de glaçant, de cruel dans ces feulements qui le mettait mal à l'aise. Et puis tout ça lui rappelait de vieux souvenirs. Il ne savait pas quoi au juste, c'était seulement une sensation, une impression. Et pas du tout une sensation agréable.

L'adolescent se força à hausser les épaules pour chasser ces pensées aussi irrationnelles que pénibles. Il était passé dans la rame suivante et il en remonta machinalement la moitié avant de se rendre compte qu'elle était encore plus vide que la précédente : pas de vieillard insomniaque connaissant des chansons de mousse, ici, pas d'adolescent : le wagon était totalement vide. Ça n'avait rien d'étonnant, bien sûr, personne ne traverse le néant au milieu de la nuit dans une flèche d'acier : il faut être fou. Mais c'était à se demander comment la compagnie rentrait dans ses frais.

Dominique sursauta brusquement : le vent venait de nouveau de frapper les parois, avec violence. On aurait dit un animal fou qui hurle de ne pas pouvoir entrer. Le jeune garçon, poitrine battante, se força à approcher d'une des

fenêtres. Mais pas plus qu'auparavant il ne parvint à distinguer quoi que ce soit. C'était à peine croyable, ce noir plus épais qu'une muraille qui semblait absorber toute lumière, avaler le moindre éclat.

La rame suivante était un étroit couloir longeant des compartiments de huit places. Les cabines étaient illuminées doucement, mais tous les sièges étaient vides. Dominique commença à sentir un nœud lui serrer l'estomac. Il avait beau se répéter un mantra apaisant (« Rien de surnaturel, c'est parfaitement normal »), il sentait une angoisse informe l'envahir peu à peu. Trop de noir, trop de vide, trop de solitude. « Il vente, il vente, c'est le vent de la nuit qui nous tourmente ». Il pressa le pas : au moins, la rame suivante, c'était le restaurant. Là, il y aurait forcément quelqu'un. Peut-être pas de client, mais au minimum le serveur.

À l'intersection des wagons, dans le sas, là où l'on range les sacs les plus volumineux, il crut une brève seconde apercevoir un rai de lumière par la fenêtre. Il colla son nez contre la vitre froide, les deux mains à plat encadrant le visage, mais il eut beau scruter l'obscurité à s'en crever les prunelles, il ne vit que le noir le plus épais.

Il haussa les épaules et ouvrit la double-porte du wagon-restaurant.

Il était vide.

Aucun client. Mais personne non plus derrière le comptoir. Le bar était éclairé, pourtant : de petites lampes rondes disposées derrière les bouteilles illuminaient la rame comme un vitrail de rayons filtrés par le whisky ou le cognac. Le percolateur était en service et il y avait des

croissants chauds dans la vitrine de droite. Mais personne pour servir.

Cette fois, Dominique eut vraiment peur. Pas un vague sentiment de malaise, pas une appréhension irrationnelle, une vraie peur franche et nette. Il y avait toujours quelqu'un au wagon-restaurant. Toujours.

Le garçon se força à respirer largement. Bon : il devait retourner à sa place, dans sa voiture. Et vite, avant de paniquer complètement. Là, au moins, il était sûr qu'il y avait quelqu'un. Il pourrait discuter avec le vieil homme, faire le point, se calmer. Il ne serait plus seul. Il fit un pas pour sortir de la rame, mais il n'alla pas plus loin. Le vent, dehors, rugit avec une fureur presque haineuse, et toutes les lumières s'éteignirent d'un coup.

Dominique resta un instant pétrifié, et il poussa un feulement de terreur qui s'étrangla. Il était seul dans le noir complet. Même les veilleuses de sécurité avaient sauté, et pas une particule de lumière ne filtrait par les fenêtres. Le garçon était prisonnier d'une gangue d'obscurité impénétrable.

Tétanisé par la terreur, l'adolescent ne bougeait pas. Il écarquillait les yeux sur le néant. Il respirait à peine – comme si retenir son souffle lui offrait une chance de voir.

Et peu à peu, il eut le sentiment de commencer à percevoir quelque chose. Il ne distinguait rien à proprement parler, mais lentement l'obscurité unie se disloquait en zones plus ou moins sombres, comme s'il y avait différentes textures dans le néant, différentes épaisseurs de noir. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de nuit si compacte que l'œil humain ne puisse s'y adapter. Dominique s'adaptait. Progressivement, il voyait le décor surgir de nouveau au-

tour de lui. Il recommençait à distinguer le bar, le contour des fenêtres, les rangées de verres, les quelques sièges installés devant la porte de la rame, la porte elle-même.

Il y avait quelqu'un à l'entrée.

Tout le corps de Dominique fut secoué d'un frisson. Il était glacé. Il n'y avait aucun doute – une silhouette s'encadrait dans l'ouverture. Un homme à l'évidence, haut, trapu, les poings serrés au bord des cuisses, la tête carrée presque enfoncée dans le corps sur un cou court et massif.

L'homme fit un pas en avant.

Dominique poussa un cri et s'élança en sens contraire. Il n'avait pas vu les traits ni l'expression de son poursuivant : ce n'était qu'une ombre. Mais il était sûr, absolument sûr, que l'homme était là pour lui. Il se retrouvait seul dans un train vide, dans le noir, coupé du seul être vivant qui lui ait parlé depuis le départ, poursuivi par une silhouette sombre qui tenait de la bête autant que de l'homme.

Il jaillit du wagon-restaurant et se faufila dans la rame suivante. Il y voyait juste assez pour savoir où il mettait les pieds, et il fonçait aussi vite que possible dans le couloir étroit, entre les rangées de fauteuils vides. Arrivé au bout de la rame, il jeta un coup d'œil derrière lui.

L'homme l'avait suivi. Il venait d'entrer à son tour dans la voiture et il s'engageait dans le couloir. Il avançait lentement, mais à quoi bon se précipiter ? Un fugitif ne peut pas aller bien loin dans un train. Dominique eut un rôle étranglé et repartit aussi vite qu'il le pouvait. Mais les sas automatiques sont lents entre deux rames, et on a beau être mince, on avance mal dans les travées étroites des

trains de voyageurs. Il avait le sentiment d'être englué, de se débattre dans une boue compacte.

Personne. Il n'y avait personne, nulle part. Les wagons étaient désespérément vides. Le jeune garçon s'engouffra dans une nouvelle rame. Il essayait de se rappeler la longueur du train dont il avait vu le schéma sur le quai. Combien de voitures encore avant qu'il ne soit définitivement coincé ? Il ne se retournait plus. Il n'avait pas besoin de ça pour savoir que l'homme le suivait toujours, qu'il n'était là que pour le suivre. C'est en se ruant dans la rame suivante qu'il constata le silence du vent. Plus une rafale.

— Il observe ! songea le garçon malgré lui ; il sait que je vais y rester et il observe !

« Voiture de tête ». L'inscription sur fond jaune, à peine visible dans l'obscurité, frappa Dominique comme la foudre. Il venait d'arriver au palier du tout dernier wagon. Il resta une seconde paralysé. Une explosion de pensées chaotiques tourbillonnait dans sa tête. Il ne savait plus quoi faire. Il revint de deux pas en arrière, jeta depuis le sas un coup d'œil par la fenêtre de la rame qu'il venait de quitter. L'homme y entra. Il remontait tranquillement vers lui.

Une lumière, soudain, au loin.

D'abord, Dominique ne voulut pas y croire. Il plissa les yeux. Mais si : un embryon de lumière jaune pénétrait dans le sas depuis l'extérieur. La nuit n'était plus impénétrable. Quelque chose, quelque part, l'illuminait faiblement.

Le jeune garçon, le corps cognant soudain d'espoir, ouvrit d'un geste sec la porte du wagon. Le vent glacial de la nuit s'engouffra dans le train dans un sifflement rageur

et le froid fut si intense, si brutal que le garçon en perdit le souffle. Il se ressaisit et, cramponné à une barre, se pencha au dehors, au-dessus du marchepied. Ses yeux pleuraient sous l'impact des rafales et il était gelé jusqu'à l'os, mais il vit. Les lumières, c'étaient les lampadaires de la gare qui avançait à toute vitesse. Dans une poignée de minutes au plus, le train allait s'arrêter et il allait pouvoir sauter à terre. Libre de courir où bon lui semble et d'échapper à l'homme qui le traquait.

Une main s'abattit sur son épaule. Il poussa un hurlement.

– Du calme, mon petit, ce n'est que moi !

Les yeux encore écarquillés de terreur, l'adolescent se retourna. Le vieil homme, celui des chants sur les mousses morts, le regardait avec un mélange d'inquiétude et de pitié.

– Il y a un type qui me poursuit ! hurla Dominique – qui crut que la moitié de ses paroles s'étaient perdues dans les bourrasques.

– Je sais ! Il est presque là... Viens, il faut qu'on s'éloigne !

Tiré par le vieillard, le garçon s'engouffra dans le wagon de tête au moment où, derrière lui, le sas s'ouvrait dans un chuintement. Le vieil homme referma la porte magnétique derrière eux et cala une clé entre la poignée et le montant.

– Ça le retardera quelques secondes, pas plus. Fonce ! Si on a de la chance, on entrera en gare avant qu'il nous rattrape !

— On pourrait tirer la sonnette d'alarme ! hurla l'adolescent ; on arrêtera le train et on n'aura plus qu'à courir jusqu'au quai !

— Mais ce n'est pas possible ! Tu n'as pas compris ? C'est le néant, ici ! En dehors de la gare, il n'y a rien ! Allez, fonce ! Ne t'arrête pas !

Ils avaient remonté la moitié de la rame quand ils entendirent un choc au sas : l'homme essayait d'entrer, mais la clé coinçait le mécanisme. Il s'entêta, tentant de forcer l'entrée à grands coups secs sur la poignée.

— Ça ne va pas le retenir longtemps, songea Dominique à son tour.

Dès qu'il fut au sas, le dernier sas avant la porte verrouillée de la locomotive, il ouvrit de nouveau la porte sur le froid glacial de la nuit. Le quai était tout proche maintenant, il distinguait les bancs et les poteaux de l'auvent sous les éclairages blanchâtres des lampadaires. Le train avait même commencé à décélérer.

— La porte s'ouvre ! hurla le vieillard derrière lui ; il a dû faire tomber la clé ! Il sera là dans quelques secondes !

D'un bond, Dominique alla coller le nez à la vitre de la rame : l'homme remontait la travée, en effet, et il semblait avoir compris que les fugitifs risquaient de lui échapper, cette fois. Il avait forcé le pas et il progressait aussi vite que sa carrure le lui permettait. Il était proche, de plus en plus proche, et avec la lumière de la gare qui s'intensifiait le gamin commençait à distinguer ses traits.

Et cet homme lui était familier. Il n'aurait pas su dire où, mais il l'avait déjà vu quelque part.

Un grand chuintement de freins, et le train s'arrêta brusquement, sèchement, en quelques mètres à peine.

– Viens ! hurla encore le vieillard en agrippant le garçon par le bras au moment où l'homme ouvrait le sas.

Ils sautèrent sur le quai vide. Les semelles retentirent sur le béton : pas de rafale pour couvrir le bruit, il n'y avait plus de vent. Il faisait presque bon.

Dominique voulut s'élaner vers la grande verrière de la gare, mais le vieillard l'arrêta.

– Pas la peine, on ne risque plus rien ici.

– Mais il va descendre, lui aussi !

– Non, il ne peut pas. Il est coincé dans le train. Nous, ici, on est ailleurs.

Ça n'avait aucun sens. Le garçon ouvrit la bouche, mais il n'eut pas le temps de poser de question. L'homme à la stature de gorille venait de s'encadrer dans la porte. Immense, mais immobile. Il regardait le quai sans faire un geste, comme s'il lui était effectivement impossible de quitter le train. Il tournait un peu la tête de droite et de gauche, décontenancé. Il ne semblait même pas voir le vieillard et l'enfant sur le quai.

Une brève sirène et, lentement, le train s'ébranla. Fasciné, Dominique ne pouvait détacher son regard de l'homme. Il se mit à marcher au rythme lent du train pour ne pas se laisser distancer. Il était plus que jamais convaincu de connaître ce visage. De le connaître intimement, dans ses moindres rides. La rame prenait de la vitesse et le garçon trottinait maintenant pour rester à hauteur. Du fond d'une mémoire embrumée, des éclairs de conscience semblaient progressivement jeter des lueurs sur des souvenirs en-

fouis. Un brouillard se dissipait. Des fragments du passé s'emboîtaient et la ligne brisée de son enfance et de sa prime adolescence, tout ce qu'il avait vécu jusqu'à son accident et qui se terrait au fond de son âme, se redressait lentement pour prendre un sens. Il courait à côté du train qui avait presque atteint sa pleine vitesse, le regard planté sur le visage de l'homme qui le distançait de plus en plus vite. C'est quand il arriva au bout du quai que la lumière se fit brutalement en lui. Il pila net au bord du néant et se mit à hurler :

— Papa ! Papa !

Le train sembla répondre par un hululement de sirène ironique. Il avait quitté la gare et s'enfonçait à toute vitesse dans la nuit dense. Dominique ne distinguait déjà plus qu'une forme vague, une silhouette lancée dans le noir. Et puis l'obscurité absorba tout et le silence se fit. Le garçon resta longtemps au bord du quai, sans savoir pourquoi, sans raison, faute de savoir quoi faire. Puis il revint lentement vers la gare, ou ce qui ressemblait à une gare, le regard vers le bout de ses chaussures mais en vérité plongé dans le vide. Il hésita un instant et se laissa tomber sur un banc. Il faisait presque chaud maintenant, et le vent ne tourmentait plus personne. Le garçon était assis sous l'éclairage presque doux d'un lampadaire au milieu d'un océan de ténèbres sans étoile et sans lune, au milieu de rien.

Au bout de quelques minutes, le vieillard vint s'asseoir à côté de lui. Dominique avait l'air de réfléchir, mais il était trop vidé pour penser. Il lui fallut même quelques secondes pour se rendre compte que l'homme lui avait parlé. Il leva les yeux vers lui :

— Pardon ?

– Je te demandais si tu savais qui tu étais, maintenant ?

L'adolescent haussa les épaules.

– Oui, je me souviens de tout, maintenant. Enfin, de presque tout. Ça fait longtemps que... que je prends cette ligne ?

– Dix ans.

– Et ça fait dix ans que mon père me cherche ?

– Oui. Aussi longtemps qu'il a la sensation que tu es là, il continue à te chercher. Depuis dix ans, il ne fait que ça.

– Et quand on était dans le train, tout à l'heure, vous le saviez, vous, que c'était mon père, hein ?

– Bien sûr. Il ne peut y avoir personne d'autre là-dedans.

– Alors pourquoi vous ne l'avez pas laissé me rattraper ?

– Parce que ça ne doit pas se passer comme ça, Dominique.

Le garçon serra les poings.

– Qu'est-ce que vous en savez ? Vous êtes qui, d'abord, pour décider à ma place ?

– Un passeur. Tu devrais le savoir. Ça fait dix ans.

– Mais je ne veux passer nulle part, moi ! cria Dominique.

– Je sais bien. C'est pour ça que ça continue.

L'adolescent était en colère. Il avait visiblement envie de hurler, de blâmer quelqu'un, de se décharger de sa frustration et de sa peine en se déversant sur le vieillard. Mais il n'était ni stupide, ni injuste. Il se tut, baissa la tête, enfonça ses poings serrés dans ses poches. La rage l'abandonnait lentement pour la tristesse pure.

— Écoute, Dominique, fit l'homme aussi doucement qu'il le put ; tu dois venir avec moi. Il n'y a rien pour toi ici. Il n'y a rien pour personne. Libère ton père. Libère-toi. Viens.

Le garçon resta silencieux.

— Ton père ne pourra jamais te ramener. Tu prolonges inutilement les souffrances de tous.

Lentement, Dominique releva la tête. Il avait les yeux embués, mais il contrôlait ses larmes.

— Encore une fois. Juste une fois. Laissez-moi attendre le train encore une fois. Si ça ne donne rien, je vous suivrai, promis.

Le vieil homme secoua la tête en un geste impénétrable.

— Tu n'en as pas assez, Dominique ? Tu n'en as pas assez de toute cette nuit ?

— Une dernière fois, monsieur. Promis.

L'homme regardait l'adolescent d'un air résigné, avec beaucoup de sympathie. Il finit par soupirer. Il ébouriffa d'un geste bref les cheveux du garçon et se leva.

— À bientôt, Dominique.

Il s'éloigna vers la gare, sans se presser, comme un promeneur. L'adolescent le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fonde dans la lumière du hall. Puis il tourna le regard vers l'extrémité du quai, là où les rails disparaissaient dans la nuit.



Éditions de l'Imaginaire

Retrouvez-nous sur

<https://editionsnouveaumonde.wordpress.com/>